



Dans un des récits de ses *Explorations et aventures en Afrique équatoriale* (1863), l'explorateur français Paul Belloni Du Chaillu raconte avec verve comment, lors d'une chasse au gorille, un imposant mâle attaqua l'un de ses compagnons, le laissant pour mort.

L'enjeu était de décider si les grands singes étaient proches de l'homme

anatomiste, Wyman était un membre actif de la société d'histoire naturelle de Boston. Les deux hommes sympathisèrent et c'est devant cette assemblée qu'en août 1847, avant le retour de Savage aux États-Unis, Wyman annonça en leurs deux noms la découverte d'une nouvelle espèce de grand singe : l'*ingena* devint *Troglodytes gorilla*.

De retour à Boston, Savage poursuivit son travail avec Wyman. Les deux hommes mobilisèrent les collections à leur disposition – deux squelettes de chimpanzés qui se trouvaient dans le Cabinet de la société d'histoire naturelle de Boston, deux présents chez le naturaliste John Collins Warren, deux autres encore à l'Académie de sciences naturelles de Philadelphie, et enfin un en possession de Savage – afin de les comparer aux ossements de gorille rapportés par Savage (deux crânes mâles, deux crânes femelles, deux pelvis mâle et femelle, des os longs supérieurs et inférieurs et quelques vertèbres et côtes). Ces collections ont à ce jour presque entièrement disparu, probablement à l'occasion du déménagement des collections de la société d'histoire naturelle de Boston vers le musée de l'université Harvard, qui conserve encore l'un des crânes de Savage.

Il s'agissait de clarifier la position de l'animal au sein de la classification du vivant. Les naturalistes voulaient aussi s'assurer qu'il appartenait bien à une nouvelle espèce et, le cas échéant, nommer l'animal correctement selon sa place dans la classification. À Londres, cependant, Owen restait à l'affût. Le 22 février 1848, il publia un article en donnant un nouveau nom à l'animal : *Troglodytes savagei*, en hommage à son découvreur. On peut imaginer qu'Owen l'a renommé pour apporter sa pierre à l'édifice d'une découverte très importante pour l'époque.

Durant la décennie suivante, Owen mobilisa ses réseaux pour étudier davantage de spécimens. Des marins anglais passèrent le message et, bientôt, les restes de gorilles se mirent à affluer vers ses collections.

Au Muséum de Paris, Henri de Blainville, successeur de Cuvier à la chaire d'anatomie comparée, décrivit à son tour le gorille dans son *Ostéographie* en avril 1849, peu avant sa mort, grâce à un spécimen reçu d'un chirurgien. À cause d'une probable coquille ou erreur de typographie, « gorilla » devint « gesilla » à l'impression. Le gorille devint alors le *Pithecus gesilla*, d'après le terme « pithèque », utilisé dans l'Antiquité grecque et érigé en groupe pour la classification des orangs-outans par le naturaliste français Étienne Geoffroy Saint-Hilaire quelques années plus tôt.

De fait, ces débats sur la manière de nommer (la taxonomie), vifs en France à l'Académie des sciences en 1853, dépassaient une simple question de vocabulaire et de regroupement. Le véritable enjeu était de décider si l'on allait placer les grands singes (chimpanzé, orang-outan, gorille) à proximité ou non de l'homme.

« FÉROCITÉ, FORCE ET RUSE »

Dans le même temps, on ne savait rien de l'habitat et des mœurs de ce nouvel animal que l'on décrivait depuis les États-Unis et l'Europe. On restait avec un animal fantasmé, assez bien résumé par le propos de Paul Belloni Du Chaillu : « férocité, force et ruse ». Du Chaillu, un Français natif de la Réunion qui devint américain, fut l'un des premiers à explorer les forêts du Gabon et à en décrire les curiosités, lors de ses voyages à partir de 1855.

L'explorateur ne cacha pas son étonnement à la vue de ces êtres velus qui se tenaient debout, poussaient des hurlements caractéristiques et que l'on nommait les « hommes des bois ». Il se vanta d'être le premier à observer le gorille vivant, à le chasser et à le capturer. D'un physique résistant, habile avec les langues et d'un contact aisé avec les populations locales, il explora ardemment le cœur de la forêt gabonaise et rendit compte de ses chasses et de ses rencontres avec les Fangs, groupe ethnique tout aussi fantasmé que le gorille.

Peuple intrigant, que l'on disait guerrier et cannibale, les Fangs (appelés aussi «Pahouins» ou «Paouens») étaient présents dans ce qui est aujourd'hui une partie du Gabon, du Cameroun et de la Guinée équatoriale, et, dans une moindre mesure, dans les Républiques centrafricaine et du Congo, ainsi qu'à São Tomé-et-Príncipe. Ils abandonnaient leurs villages pour s'installer toujours plus à l'ouest, permettant le renouvellement des cultures, notamment de la banane. Ce nomadisme était appelé en langue fang *mfa'a ya mañ*.

Dans le récit de ses voyages, intitulé *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale* (1863), Du Chaillu décrit les Fangs aux peaux d'un noir plus clair, souvent enduites de poudre de bois rouge, aux yeux pouvant être bleu-vert. Les Fangs avaient tout pour intriguer. Dans la partie nord et est du Gabon, ils étaient les maîtres de la forêt. Et c'est avec eux que Du Chaillu chassa et tua son premier gorille, en 1856: «C'est une apparition que je n'oublierai jamais. Il paraissait avoir près de six pieds, son corps était immense, sa poitrine monstrueuse, ses bras d'une incroyable énergie musculaire. Ses grands yeux gris et enfoncés brillaient d'un éclat sauvage, et sa face avait une expression diabolique. Tel apparut devant nous ce roi des forêts d'Afrique.»

Du Chaillu fut le premier occidental à voir un gorille dans son milieu naturel et à en tuer un. Il poursuivit ses chasses et ses études. Les spécimens qu'il envoya au British Museum de Londres permirent à Owen d'en apprécier la qualité en 1861 et de poursuivre ses travaux. L'animal féroce et rusé qui s'était installé dans les esprits des voyageurs d'Afrique gagna ainsi progressivement la curiosité publique, piquée depuis l'arrivée, en 1855 à Londres, de la première femelle gorille vivante.

Le gorille prit alors une nouvelle dimension culturelle à travers les histoires indigènes que rapporta Du Chaillu: il pouvait être le réceptacle de l'esprit d'un homme; le gorille mâle enlevait les femmes; il était arrivé qu'un homme se transforme en gorille... Du Chaillu mesurait l'importance de l'animal pour les Fangs à l'espace qui lui était laissé dans le monde des esprits: «Le temple de l'idole est le plus souvent couronné par des crânes de bêtes féroces, parmi lesquels le plus apparent est celui du gorille.»

Les récits et exploits de Du Chaillu ont été controversés à son époque. On imagine son éditeur aux États-Unis lui demandant d'enjoliver certains de ces faits d'armes pour faire sensation. Il est intéressant de voir comment un animal certes impressionnant par sa taille et ses effets démonstratifs, mais herbivore, plutôt discret et fuyard, est décrit comme un monstre de violence.

Le gorille se fit une place au-delà des cercles savants et en 1863, Napoléon III en offrit un spécimen dans de l'alcool au médecin Louis Auzoux, qui le disséqua et en fit un modèle en papier mâché grandeur nature, démontable.

L'ANIMAL LE PLUS PROCHE DE L'HOMME?

La même année, Thomas Huxley, soutien inconditionnel de Darwin, dont *L'Origine des espèces* avait paru en 1859, publia *La Place de l'homme dans la nature*, plaidoyer pour une proximité filiale de l'homme avec les grands singes et particulièrement le gorille, «le singe qui s'approche le plus de l'homme, dans la totalité de son organisation».

Toujours en 1863, Geoffroy Saint-Hilaire, professeur du Muséum de Paris, eut le dernier mot en termes de nomenclature en modifiant le nom de genre et en adaptant le nom que Wilson lui avait donné. Le gorille devint *Gorilla gina* en référence à *ingena*. Owen avait perdu la bataille de la nomenclature, mais en 1865, dans son *Mémoire sur le gorille*, il dressa le bilan des recherches réalisées pendant deux décennies en appuyant sa démonstration sur les spécimens rapportés, disséqués, décrits et dessinés.

Nul doute que les discussions vives quant à la proximité du gorille avec l'homme ont aiguisé l'intérêt pour l'animal. Dès sa publication de 1847 avec Wyman, Savage s'était voulu catégorique sur un point: «N'importe quel anatomiste qui se risquerait à comparer les squelettes de Nègres et d'Orang se trouvera infailliblement coïncé par l'écart important qui les sépare.» En effet, des discussions portaient sur la proximité des «Nègres» avec les grands singes. Mais avec le temps, l'idée d'une proximité anatomique des grands singes et de l'homme s'était dessinée, teintée d'un certain gradualisme recherchant la différence entre l'homme et l'animal.



Un rituel ngil sur une photographie issue du livre *Les Pangwe* (1913), de l'ethnologue allemand Günter Tessmann.